

Jacques Aron vient de publier le 4^e volume d'une recherche consacrée à la judéité moderne européenne : *Du malheur de mêler Dieu aux affaires humaines. La question juive dans tous ses états*¹. Il attire à nouveau notre attention sur l'utilisation actuelle, à ses yeux contestable, du mot « antisémitisme »². Ne vivons-nous pas à présent, dit-il, sous un consensus politiquement correct, refoulant sous un langage ambigu l'histoire, son déterminisme global et son écheveau de responsabilités personnelles bien réelles ?

« L'antisémitisme », un concept aujourd'hui détaché des réalités

Jacques Aron

Jacques Aron
est professeur
honoraire,
essayiste et
graphiste.

UNE ÉTRANGE POLARISATION LEXICALE

Tout a commencé en 2016 par l'adoption, par un organisme international non officiel³ d'un appel au monde politique à ratifier une « définition opérationnelle non juridiquement contraignante de l'antisémitisme » : « L'antisémitisme est une certaine perception des Juifs qui peut se manifester par une haine à leur égard. Les manifestations rhétoriques et physiques de l'antisémitisme visent des individus juifs ou non et/ou leurs biens, des institutions communautaires et des lieux de culte ».

Depuis lors, de nombreux pays européens ainsi que le Parlement de l'Union européenne ont adopté cette définition, dans l'intention sans doute

louable d'éradiquer un phénomène jugé lourd de conséquences dans l'histoire du continent mais aussi dans la fiction, désastreuse à mes yeux, qu'une dénomination abstraite pouvait déterminer la multiplicité des actes à venir malgré l'évolution incessante des intérêts contradictoires des forces politiques en présence.

Que l'origine d'une telle démarche se place sous l'invocation de la « mémoire de l'holocauste » aurait dû attirer l'attention. Quel crédit accorder à une conception des événements qui les résume sous une image aussi chargée de non-dit, absurde en son attribution d'un sacrifice symbolique à sa propre divinité de victimes expiatoires pour son pardon ou son salut ?

En 2021, six ans plus tard, à Jérusalem, une réunion tout aussi peu officielle de personnalités propose de

¹ Paris, L'Harmattan, 2021. <https://www.editions-harmattan.fr/livre-du-malheur-de-meler-dieu-aux-affaires-humaines-la-question-juive-dans-tous-ses-etats-jacques-aron-9782343232119-70230.html>

corriger cette définition : « L'antisémitisme est une discrimination, un préjugé, une hostilité ou une violence à l'encontre des Juifs en tant que Juifs (ou des institutions juives en tant que juives) »⁴.

UNE SUBSTITUTION INJUSTIFIABLE

À ce correctif, comme à tous ceux qui inévitablement suivront, ne faut-il pas opposer dès le départ, sous peine de vaines et interminables polémiques, une fin de non-recevoir : celle dictée par l'intelligence des faits ? En effet, pour la première fois dans l'histoire – et ceci tient sans doute à la nature spécifique de la question traitée : un amalgame arbitraire de considérations relevant de toutes les disciplines anthropologiques – c'est un événement historique concret, parfaitement daté et abondamment documenté, qui se trouve éliminé du débat public ou voilé par l'injonction d'adopter à la place de toute recherche factuelle un exercice lexical nécessairement vide de sens en l'absence de toute contextualisation historique.

Chacun s'interrogera sur le rôle politique d'une telle substitution dans la recherche d'un large consentement – peut-être moralement louable, mais là n'est pas la question – en vue de faire disparaître « les préjugés, l'hostilité ou la violence » auxquels ces déclarations font allusion. Mais le procédé nous paraît à ce point grave et lourd de conséquences qu'il doit être condamné et rejeté en bloc : ses fondements sont en effet contraires à la vérité historique, intellectuellement inacceptables et politiquement nuisibles.

DES FONDEMENTS INTELLECTUELLEMENT INACCEPTABLES

Parce que la polémique politique se nourrit quotidiennement de mots, le plus souvent chargés de connotations affectives, il est tentant pour ceux qui y participent – à quelque titre que ce soit, dans un sens ou dans l'autre – de substituer aux conflits d'intérêts réels une « guerre verbale » en principe ouverte à tous dans une apparente démocratisation des débats. Mais la charge affective des mots est déjà, elle aussi, inscrite dans l'histoire, surtout et a fortiori s'il s'agit de traiter sous le nom générique de « *Juif* », des personnes qui, malgré leur extrême diversité dans le temps et dans l'espace, rassemblent précisément une charge symbolique si exemplaire. Que des hommes d'église, des philologues, des philosophes, des historiens ou des sociologues participent à cette mascarade linguistique est un véritable crime contre l'esprit.

Le recours, en particulier, au terme de « haine » en dit long sur tout le non-dit du mécanisme de substitution du verbe au réel. Comme nous l'apprennent tous les dictionnaires étymologiques qui en traitent : l'allemand *Hass*, l'anglais *hate*, le français *haine* sont issus de la racine germanique ancienne *hatjan*, déjà tous chargés – dans leur contexte historique – de lourdes connotations de chasse et de persécution.

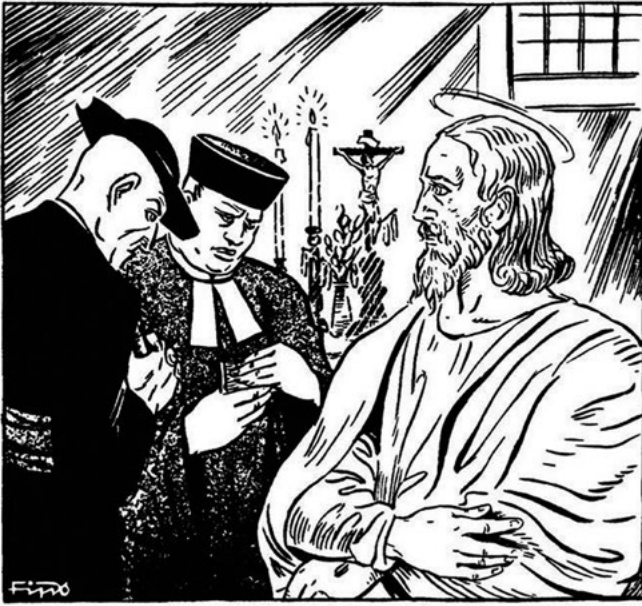
UN ACTE POLITIQUEMENT NUISIBLE

Volontairement ou inconsciemment, la démarche déconnectée des liens historiques profonds – je ne parle pas des rapprochements

² Il l'avait fait une première fois dans son article sur Saul Ascher (*Diasporiques* n°38, juillet 2017) en évoquant alors ce « néologisme forgé vers 1880 pour désigner (mal) la volonté d'exclure les Juifs de la société "germanique", malgré l'octroi constitutionnel à ces derniers des droits civils et politiques ».

³ IHRA *International Holocaust Remembrance Alliance* (Alliance internationale pour la mémoire de l'holocauste), 26 mai 2016.

⁴ Déclaration dite de Jérusalem, 25 mars 2021, publiée sur le site : france-palistine.org avec la liste des signataires.



Le Christ sermone protestants et catholiques trop peu allemands, Julius Streicher (1935).

superficiels dont se nourrissent les querelles politiques – ne peut contribuer à combattre les préjugés, elle les entretient au contraire. Ceci est particulièrement frappant dans le cas qui nous occupe et qui maintient l'une des plus dangereuses fictions : celle d'un monde en tous points coupé en deux, entre « Juifs » et « Non-Juifs⁵ ». Cette pure fiction est au cœur – si elle n'en constitue pas le cœur – de tous les mythes, au moins occidentaux. Elle oppose les adeptes du Dieu unique aux dieux païens, du « vrai » Dieu et des « faux », du Bien et du Mal, etc.

La démarche visant à définir l'antisémitisme – et ses initiateurs le savent parfaitement – ne peut donc que susciter des réactions opposées et contradictoires de tous ceux qui se retrouvent placés, qu'ils le veuillent ou non, dans cette société artificiellement et éternellement divisée en Juifs/Non-Juifs, et qui sont en quelque sorte sommés d'y tenir leur place, qu'ils le veuillent ou non.

On pourrait même avancer qu'il

s'agit quasiment en l'espèce d'un cas d'école exemplaire, le terme *Juif*, au singulier, en étant arrivé à désigner à la fois un être vivant et un type abstrait qui relève davantage de la fiction que des faits⁶. Faire en outre de la *haine* – une insaisissable passion – le lien qui unirait l'*antisémitisme* au *Juif*, n'éclairera pas davantage notre compréhension des choses.

L'ALTERNATIVE : PENSER PLUTÔT QUE DÉFINIR

Par-delà l'écume des jours, des caractéristiques anthropologiques profondes semblent bien se révéler, qui pourraient nous aider à comprendre ce phénomène. Bien que circonscrit, daté et parfaitement documenté, il se voit constamment étendu en amont et en aval de la période où il est né et a trouvé le nom sous lequel on le définit communément. *Antisémitisme* désigne factuellement des mouvements et pratiques politiques apparus en Europe à partir de 1880 et impliquant des populations juives dispersées dans les rivalités internes ou externes des grandes puissances et des querelles entre chrétiens de toutes obédiences. Des conflits frontaliers franco-germaniques l'antisémitisme s'étendit rapidement aux États limitrophes, les deux guerres mondiales déterminant la radicalisation des partis, mouvements, nations, qui le comprenaient plus ou moins dans leurs objectifs, ou le rejetaient. Incluant la fin de l'une de ses manifestations les plus extrêmes – Auschwitz –, la capitulation allemande de 1945 mit un terme à ce que beaucoup nomment aujourd'hui l'*antisémitisme historique*, le seul réel à mes yeux. Et cela même si de nombreux

⁵ Je préfère garder en français cette traduction littérale de l'allemand plutôt que le terme religieux de « Gentils », qui n'a pas sa place dans la politique d'exclusion ethnique de certains États.

⁶ *Du Juif errant*, roman d'Eugène Sue (1844), à *L'Histoire du Juif errant* de Jean d'Ormesson (1990), la France, de la monarchie de Juillet jusqu'à la république, est hantée par le mythe juif.

penseurs imprégnés de religiosité ou de métaphysique ne cessent d'en élargir le champ sous une essence immatérielle, éternelle et transcendante : ses manifestations remonteraient à l'apparition des Juifs dans l'histoire et ne cesseraient qu'avec leur effacement complet.

Juif ne peut être dissocié – et ne le sera probablement jamais – de la manière religieuse originelle dont les humains se sont d'abord perçus et situés dans l'univers : à travers les analogies superficielles que leur permettaient leur situation, l'état de leurs perceptions et des connaissances relatives de leur condition. L'image de l'élu de Dieu, en relation plus ou moins directe avec son créateur depuis l'origine de toutes choses, lui demeure consubstantielle. Le type *Juif* reste par tradition, indépendamment de toute incarnation réelle, imprégné d'intemporalité, d'une éternité idéale ou d'une idéalité éternelle qui s'opposent à, et contredisent, toute l'expérience permanente du mouvement incessant de l'univers. La relativité ne se concevant pas sans un absolu de référence, le *Juif*, non seulement pour lui-même mais pour tous ceux qui le nomment tel, s'enracine en son nom, jette l'ancre en son sol idéal, s'identifie à son créateur dans un processus permanent d'éternel retour du même. A-t-il ainsi servi de parangon à une grande partie de l'humanité qui se revendique de son héritage spirituel ? Tout porte à le penser, quel que soit le mode de filiation revendiqué par la grande « famille » des croyants. Car c'est bien de croyance, d'espérance, de salut, de rédemption, etc., qu'il s'agit ici, et non de connaissance, impossible par nature dans toute pensée transcendante. Jamais

aucune autre espèce humaine que le *Juif* ne fut plus schizoïde, plus déchirée en permanence entre ses mythes et sa réalité, au point de devenir l'objet d'une insondable attraction/répulsion pour tous les autres « Fils de Dieu » qu'il engendra.

L'IMPOSSIBILITÉ D'UN DOGME CHRÉTIEN DE NATURE ANTISÉMITTE

Que dire alors de la langue des antisémites, dans laquelle apparaît aussitôt l'alternative les concernant : *destruction* ou *conversion*⁷. Ces propos d'un théologien catholique français, conduisent inévitablement à l'enchaînement indissoluble du *Juif* et du *chrétien*, qui se joue en toile de fond permanente dans l'affrontement des nations européennes qui, toutes, sans exception, se placent encore sous l'autorité morale du Fils du Dieu juif. Même la « séparation » de l'Église et de l'État, tentée en France en 1905, se révélera être ce compromis fragile, instable, du religieux et du politique qu'il demeure jusqu'à nos jours. Indépassable car les individus se manifestent tous dans les deux sphères. Sans entrer dans les subtilités de ce que les spécialistes autoproclamés appellent la théologie de la substitution, l'action du grand pape contemporain du surgissement de l'antisémitisme, Léon XIII, dont le pontificat s'étend de 1878 à 1903, démontre l'impossibilité d'un dogme *antisémite*, tandis que les fidèles se livrent partout sans complexe à sa pratique quotidienne. Toutes les encycliques de ce pape sont ouvertement politiques – contre le libéralisme, le socialisme, le communisme, la franc-maçonnerie, etc. – ; le dogme au contraire *doit* demeurer juif. La

⁷ Emmanuel-Augustin Chabauty, *Les Juifs, nos maîtres ! Documents et développements nouveaux sur la question juive*, Paris, 1882, Société générale de librairie catholique, p. 248. En 1880, Chabauty, chanoine honoraire d'Angoulême et de Poitiers, avait, sous un pseudonyme transparent, déjà publié : *Francs-Maçons et Juifs, sixième âge de l'Église après l'Apocalypse*, un volume de plus de 800 pages.

Ernst de Reventlow, *Le vampire du continent* (1915), édition anglaise, 1916.

⁸ Bernard O'Reilly, *Vie de Léon XIII*, Paris, 1887, Firmin Didot, p. 674. En 1960, la Bible du chanoine Crampon revient au texte original : *Toi qui es notre bouclier, vois, ô Dieu, / Et jette les yeux sur ton oint. [...] / Yahvé des armées, / Heureux l'homme qui se confie à toi.*

Contemporain de Léon XIII, le Juif orthodoxe Samson Raphael Hirsch traduit : *Nach unserem Schild, siehe Gott, / und schaue, wo ist das Angesicht deines Gesalbten ? [...] / Gott Zebaoth, ewiger Fortschritt, / dem Menschen, der in dich vertraut.* La Bible de Jérusalem (1973), post-Vatican II, traduit : *Ô Dieu notre bouclier, vois, / regarde la face de ton messie. [...] / Yahvé Sabaot, / heureux qui se fie en toi.*

⁹ Julius Streicher, « *Sans solution de la question juive, pas de rédemption du peuple allemand !* », Nuremberg, 1935, Stürmer Verlag. Le chanoine Chabauty se référerait à une correspondance de 1489, pour prouver que les Juifs d'Orient recommandaient à leurs correspondants français de faire étudier la médecine à leurs enfants pour tenir la vie des Gentils entre leurs mains. Streicher l'illustre dans son livre.



Torah ou Ancien Testament reste la pierre angulaire de l'édifice par la seule vertu d'un Nom. Selon Léon XIII, le roi-prophète David, a dit au Psaume 84 : *Regardez-nous, ô Dieu, notre protecteur, / et jetez les yeux sur le visage de votre Christ. [...] / Seigneur des armées, / heureux est l'homme qui espère en vous.*⁸

Mais le sujet qui nous occupe, par delà les conflits religieux, s'enracine sans doute plus profondément encore dans l'irrationalité fondamentale que la croyance au Créateur a déposée dans la façon de penser de la grande majorité des humains : que la parole ne soit pas le produit de leur propre évolution mais qu'elle leur préexiste, qu'un mystérieux projet la leur ait progressivement révélée, dont l'annonce se déchiffre en des textes sacrés. Que tout le reste, l'Histoire en somme, ne serait que le décor continuent de leur délivrance spirituelle.

Si l'antisémitisme devait être le révélateur de ce regard aveugle

sur la nature humaine, peut-être pourrions-nous quand même en venir à bout, dans un effort commun, dont la première condition serait son dépassement historique et non la poursuite de rites incantatoires : Mon Dieu, plus jamais cela ! Voyons donc l'antisémitisme à l'œuvre, dans sa chimérique espérance d'un monde délivré du mal.

LA PREMIÈRE FRACTURE DE L'ORDRE MONDIAL

Un demi-siècle après sa formulation, et une Première Guerre mondiale plus tard, la formule de l'antisémitisme est devenue plus péremptoire et plus exclusive : *Ohne Lösung der Judenfrage, keine Erlösung des deutschen Volkes* !⁹ Depuis 1933, chacun sait en Allemagne, ce que le nouveau pouvoir propose comme modèle à l'Europe, voire au monde. « La possibilité d'un avenir allemand subsiste ou s'effondre avec la question de savoir s'il réussira à inscrire la pensée allemande sur sa bannière, à la concrétiser dans son État et ses institutions, par l'imprégnation de son peuple et l'éducation de sa jeunesse. La tâche est énorme. S'il ne s'agissait que d'elle, la conclusion s'imposerait, que toute influence juive, tout apport juif devraient être exclus de la vie allemande. [...] Il est certain que, par l'action allemande, la question juive et son essence (*Wesen*) seront mises à l'ordre du jour dans chaque pays où des Juifs exercent une influence injustifiée. L'action allemande, à supposer qu'elle soit correctement menée, conduira de la sorte à la délivrance et à la rédemption générales »¹⁰.

Aussitôt parvenus au pouvoir, les nazis édictent les premières or-

donnances antijuives, et celles-ci ne cesseront jamais de réduire davantage la protection légale des citoyens juifs. Comme un coup de semonce symbolique, à Munich, décrétée capitale du mouvement, l'avocat Michael Siegel, qui s'était rendu à la police pour défendre l'un de ses clients, est contraint par des agents de la SA, déjà enrôlés comme auxiliaires, à défiler dans les rues avec, autour du cou, une pancarte portant la mention : « Je suis Juif et ne porterai plus plainte contre les nazis ». Passant par hasard avec son pesant matériel, un photographe de presse saisit quelques clichés qui paraîtront peu après à New York, Londres et Buenos Aires. Le monde entier savait déjà l'arbitraire du régime. En 1935, les Lois de Nuremberg le sanctionnèrent, donnant pour la première fois au nom *Juif* une définition absurde déduite de l'appartenance personnelle ou de celle d'un ascendant à une religion. Six années de persécutions réduisirent environ de moitié la présence juive en Allemagne mais ne rallièrent manifestement pas l'adhésion massive de la population à l'antisémitisme. Au point qu'en novembre 1938 ce furent les milices mêmes du régime qui mirent le feu aux synagogues et se livrèrent aux pillages et aux arrestations. Six mois auparavant, Hitler avait testé le procédé en faisant abattre la grande synagogue de cette même ville de Munich.

La différence essentielle entre l'antisémitisme d'avant 14-18 et celui d'après-guerre est importante à noter. Dans la France victorieuse, l'union sacrée entraîna sa mise en veilleuse, tandis qu'elle devenait, dans l'Allemagne défaite, la seule manifestation possible d'hostilité à un « ennemi ab-



solu de l'intérieur et de l'extérieur ». Le parti national-socialiste en fit, dès 1920, le signe distinctif du germanisme authentique. C'est à ce titre qu'il accompagna la prise du pouvoir, alors que le soutien au régime et à son Führer se basait massivement sur la sortie de la Société des Nations, sur le rejet des réparations et de la crise et du chômage qui s'ensuivirent.

Dans mon dernier ouvrage, j'illustre ce tournant décisif fatal aux Juifs par l'exemple d'Ernst de Reventlow, fer de lance de l'antisémitisme nazi. En 1915, sa fureur s'adressait encore à la Grande-Bretagne, traîtresse à la cause anglo-saxonne. Son livre *Le vampire du continent*¹¹ la représentait en monstre assoiffé de sang allemand. Les mythes sont largement polyvalents.

POUR UNE APPROCHE GÉNÉRALE, RATIONNELLE ET RESPONSABLE

Une Europe politique se construit, vaille que vaille, sur les millions de cadavres accumulés en un peu plus

Julius Streicher (1935), Sans solution de la question juive, pas de rédemption du peuple allemand.

¹⁰ Comte Ernst de Reventlow, *Was sind für uns die Juden ? (Que sont pour nous les Juifs ?)*, in : *Der Jud... ist schuld ? Ein Diskussionsbuch über die Judenfrage (Le Youpin est-il coupable ? Un livre de débats sur la question juive)*, Bâle, Berlin, Leipzig, Vienne, 1932, Zinnen-Verlag. Menés par ce député nazi au Reichstag, 14 antisémites détaillent le programme de leur futur pouvoir.

¹¹ Ernst zu Reventlow, *Der Vampir des Festlandes*, Berlin, 1915.



L'avocat Michael Siegel traîné dans les rues de Munich en mars 1933 (Bundesarchiv).

d'un siècle et demi, y compris ces Juifs victimes de l'antisémitisme. Pour certains, sacrifier l'analyse de la condition spécifique des Juifs au vague engagement de principe de combattre l'antisémitisme peut paraître un moindre prix pour assurer l'unité retrouvée par delà tant d'alliances troubles du passé. Mais qui connaît un tant soit peu l'histoire ne peut souscrire au consensus inconsistant de l'équation : antisémitisme = haine éternelle du Juif éternel. Le règne de la pensée idéaliste dominante, auquel je faisais allusion, a encore une autre conséquence fatale à l'entendement : la croyance – car c'en est une aussi – que la parole donnée par Dieu aux humains mène le monde, alors que l'expérience aurait dû leur apprendre, depuis longtemps, que seul l'inverse est vrai. En 2021, soixante-dix ans après la fin de la Seconde Guerre mondiale, sur une planète complètement remodelée, est-il encore sensé de parler d'antisémitisme ? Si je m'exprime ainsi, ce n'est pas par provocation, comme s'empresseront de l'écrire quelques politiques à ceillères. Il ne s'agit pas de banaliser des crimes, ni même

d'innocenter des actes suscités par l'émotion, légitime ou pas, mais du simple constat que plus aucun projet politique global n'existe qui se puisse comparer à celui du « socialisme-national » en son temps. Une de ses conséquences – bien réelle – demeure : l'option d'une partie de la judéité pour un nationalisme – le sionisme – aussi exclusif que celui de leurs adversaires, à ceci près que sa concrétisation impliquait depuis l'origine de nouveaux acteurs extérieurs à l'Europe. Les débats devant l'ONU en 1946-1947 conduisirent, dans les circonstances du moment et sous la pression du nationalisme juif, au partage imposé face aux réticences de populations locales directement concernées et de jeunes nations arabes issues de la décolonisation. Apprendre de l'Histoire n'est-il pas un processus permanent de résolution rationnelle de conflits, sans ce recours permanent aux croyances, mythes, préjugés, etc. des belligérants en présence ? La proclamation unilatérale d'un État *juif* n'est pas, loin s'en faut, la seule conséquence du choc le plus profond qu'ait connu l'espèce humaine. Et même en faisant la part belle à toute la tradition religieuse dont la terre partagée est chargée, pourquoi, à l'échelle des inégalités et tensions planétaires, cette question dite juive serait-elle plus problématique que les autres ? La recherche par les autorités nationales, puis internationales, de compromis politiques équilibrés est véritablement contemporaine de l'antisémitisme. Celui-ci a 20 ans quand se tient la première conférence de La Haye (1899), premier pas vers un droit international. La Société des Nations échouera dans sa mission de

maintien de la paix ; l'ONU, après la Seconde Guerre, reprendra le chemin de la résolution pacifique et préventive des conflits, avant qu'ils ne dégèrent en violences incontrôlables.

Les encyclopédies du judaïsme considèrent Tobias Asser et Alfred Fried comme deux des leurs. Ces juristes se partagèrent en 1911 le Prix Nobel de la Paix. En 1920, Fried publia un recueil des nombreuses critiques émises dans les pays vainqueurs de la guerre contre le traité de Versailles : *La protestation mondiale contre la paix de Versailles*¹². Il estimait à juste titre que les propositions les plus équitables et les plus internationalistes des vainqueurs trouveraient dans les pays vaincus un soutien correspondant qui permettrait sur cette base un règlement équitable des séquelles du conflit. « La guerre s'est achevée par une victoire. L'humanité aurait été mieux servie, si la seule puissance vaincue avait été l'institution de la guerre elle-même, s'il était apparu évident, que dans ce monde de possibilités techniques illimitées et d'interdépendance internationale, la violence ne pouvait plus décider de rien. Le pacifisme aurait triomphé. Il n'en fut rien. L'esprit qui conduisit à toute cette confusion était tellement intempestif, que, dans l'ivresse d'une domination sans limites, il perdit toute retenue et sombra dans la destruction. L'esprit militariste qui dominait le peuple allemand fut incapable de distinguer le possible de l'impossible. C'est ainsi qu'il laissa passer le moment où une paix de compromis aurait pu achever la guerre sans vainqueurs ni vaincus. [...] Ainsi vint le Traité de paix de Versailles. Ce furent à nouveau des pays divisés et des réparations de guerre,

à nouveau des jalousies et l'anarchie, avec toutes leurs perspectives de violences et de nouvelles courses aux armements »¹³.

Faut-il que le prophétisme que l'on associe si naturellement au judaïsme débouche nécessairement sur des apocalypses ? Un État d'Israël-Palestine, avec toute sa population actuelle, sa situation géographique privilégiée et un partage de sa prospérité économique et culturelle, ne pourrait-il devenir une Suisse enviée du Proche-Orient ? ☺

¹² Alfred H. Fried, *Der Weltprotest gegen den Versailler Frieden*, Leipzig, 1929, Verlag der Neue Geist. Peter Reinhold. archiv.org

¹³ Introduction de l'ouvrage de A.H. Fried.